

Matinée Henri Burin des Roziers

Le samedi 25 novembre 2023

À l'occasion de la sortie de sa biographie :

Sabine Rousseau, *Henri Burin des Roziers (1930-2017)*, Paris, Le Cerf, 2023, 474 p.

De plus, ce jour était à la veille du sixième anniversaire de son décès (26/11/2017).

Textes des interventions

Liste des intervenants :

Lionel Gentric, éditeur de l'ouvrage aux éditions du Cerf
Sabine Rousseau, biographe d'Henri
Guy Aurenche, préfacier de l'ouvrage
Alain Burin des Roziers, neveu et filleul d'Henri
Régis Morelon, frère dominicain
Régis Waquet, avocat
Didier Laurent, ingénieur
Claude Billot, collaborateur de Sabine Rousseau

Deux témoignages lus en séance, placés à la fin, dont les auteurs sont :

Xavier Plassat, frère dominicain, compagnon d'Henri au Brésil, travaillant contre le
« travail-esclave » des paysans
Aninha, collaboratrice brésilienne d'Henri

Lionel Gentric

J'ai été infiniment heureux d'être l'éditeur de cette biographie d'Henri Burin des Roziers. Être l'éditeur d'une biographie, c'est s'exposer à une double rencontre, en l'occurrence la rencontre d'une autrice aussi bien que la rencontre d'un frère. Vous apprécierez dans quelques instants – comme je l'ai moi-même appréciée – Sabine Rousseau, l'exigence et la clarté de sa démarche. Je vais vous dire un mot de ma rencontre avec le frère Henri Burin des Roziers que j'ai largement découvert.

Je ne l'ai pas connu, seulement aperçu. Le seul visage que je connaissais de lui, avant de découvrir sa biographie, c'est le visage qu'en ont donné les médias dans la décennie 2000, au moment où Henri s'est fait connaître comme « l'avocat des sans-terre ».

Au terme de la lecture de ce travail, je suis très émerveillé de la manière avec laquelle Henri a été un homme à la fois d'une absolue fidélité et d'une absolue liberté. Complètement fidèle et complètement libre.

Lorsque Henri quitte Paris et le monde étudiant pour partir dans une cavale dont il ignore où elle le mènera, il rompt ses attaches antérieures, il quitte le couvent Saint-Jacques, il ne sait pas quand il reviendra et cependant, il reste non seulement fidèle à ce qu'il est, mais aussi fidèle à ce qu'il a été par le passé.

On peut évoquer le départ d'Henri de la région d'Annecy en 1978 : que se passe-t-il dans la vie d'Henri quand il quitte Annecy et prend la direction de l'Amérique du Sud ? Partir aussi loin après tant d'étapes aussi diverses dans une vie d'homme tout en maintenant absolument les fidélités accumulées au fil des années et des étapes de son existence.

Henri n'a jamais cessé d'être un Burin des Roziers, il n'a jamais rompu les attaches avec sa famille malgré toutes les aventures dont il l'a informée au fil des décennies. Il n'a jamais cessé non plus d'être religieux dominicain même si son parcours de vie dominicaine l'amènera bien bien loin de la vie du frère étudiant qu'il fut au Saulchoir dans les années 1960. Il n'a jamais cessé d'être proche de ceux qui l'ont entouré au Centre Saint-Yves pendant les années charnière de 1968.

Il y a là la marque d'une profonde humanité, qui force l'admiration. Cet homme a su manifester une liberté absolue, la liberté de partir, la liberté de vouloir s'installer ailleurs, la liberté de vouloir traverser le monde et s'engager encore ailleurs auprès de ceux qu'il ne connaît pas encore, sans rien renier de ce qu'il a connu, de ceux avec qui il s'est battu, de ceux qu'il a fréquentés par le passé ; les amitiés chez Henri sont toujours des amitiés cumulatives. On peut sans doute discerner cela dans la salle aujourd'hui : les liens que les uns et les autres entretiennent avec Henri appartiennent à différentes strates de sa vie. Le fait que nous puissions tous nous réunir aujourd'hui est le fruit de cet engagement dans la liberté.

Un deuxième trait que souligne la biographie de Sabine : Henri reste insaisissable. Une partie de lui reste finalement couvert d'un certain mystère, dans l'ombre. Il s'est finalement toujours refusé aux exposés magistraux aussi bien sur sa propre vie que sur son engagement de foi et sa profession religieuse, ou même sur la question de la justice sociale : nous aurions aimé disposer

d'un traité où Henri aurait exposé par le menu sa conception de la justice et de l'engagement auprès des plus pauvres. Que ce soit sur le sens religieux de son action ou sur les ressorts de son engagement, il nous faut rassembler des fragments épars, au travers d'une correspondance où Henri se dévoile par miettes.

Ce qui est étonnant, c'est que Henri a connu des périodes de grandes mutations, de grandes transformations. Je reste très étonné du parcours d'Henri, en particulier, juste après son ordination, lorsqu'il arrive à Paris et qu'il s'engage au Centre Saint-Yves et qu'il adopte immédiatement un mode de vie, un mode de prédication, un mode de présence auprès des étudiants auquel sa formation antérieure, en particulier au Saulchoir, ne l'avait que peu préparé. Il semble se couler dans ces nouveaux modes de socialité lié à la jeunesse étudiante de la fin des années 1960 avec un naturel absolument désarmant. Au terme de la lecture de ce livre, il reste des questions irrésolues. La personne d'Henri se laisse approcher, mais jamais enserrer. Il y a quelque chose chez Henri qui échappe à une description complète. Cette biographie laisse dans l'ombre certains ressorts humains et spirituels de sa vie, mais comment faire autrement ? On les devine sans jamais pouvoir mettre la main dessus par des mots qui se voudraient définitifs.

Merci infiniment, Sabine, de nous avoir livré cette biographie.

o o
o

Sabine Rousseau

Présentation de la biographie : ma démarche d'historienne

Je ne vais pas vous parler d'Henri, ni d'oncle Henri, ni de frère Henri... tous ceux-là appartiennent à ceux d'entre vous, ses amis, sa famille, ses frères, qui l'ont connu, côtoyé et aimé.

Je vais vous parler d'Henri Burin des Rozières, un dominicain français du second XX^e siècle. C'était le souhait même du biographé : que la grande affaire de sa vie, son combat contre les injustices, soit racontée et analysée du point de vue de l'historien.ne. Que l'on évite absolument la complaisance, ou pire l'hagiographie. Que l'on situe l'homme dans son espace social et que l'on retrace son itinéraire dans la société de son temps.

J'ai connu Henri Burin des Rozières en mars 2014 dans une chambre d'hôpital. Claude Billot m'avait contactée quelques semaines plus tôt pour un projet de livre sur la période où il l'avait connu en Haute-Savoie dans les années 1970, un projet intitulé « Les luttes en Haute-Savoie » car il n'était pas question de biographie à l'époque.

Je ne savais pas encore que ce projet m'amènerait à écrire quatre livres autour ou sur cet homme. Cette biographie est le 4^e (et le dernier ou presque...).

Le premier livre est paru aux éditions du Cerf en 2016 sur une idée du prédécesseur de Lionel : il s'agit de *Comme une rage de justice*, la transcription fidèle d'un long entretien (16h) que j'ai mené au tout début de mes recherches avant de disposer de sources écrites. Les souvenirs qu'Henri Burin des Rozières raconte sont parfois très anciens et parfois aussi reconstruits, non dénués de télescopes et de déformations, fruits du travail ordinaire de la mémoire dont j'ai pu mesurer les effets après coup, quand j'ai pu disposer d'archives. Ce premier livre est le seul paru du vivant d'Henri Burin des Rozières.

Le second livre, paru en 2018, s'intitule *Les crucifiés de la terre*, c'est une édition critique de lettres écrites à ses parents et envoyées du Brésil et d'Amérique centrale entre 1979 et 1995. Henri et Alain Burin des Rozières nous les ont confiées. Claude Billot les a déchiffrées et transcrites (ainsi que la totalité des 500 lettres utilisées pour la biographie) et a fait un travail d'annotation sur lequel je me suis appuyée. Je laisserai Claude parler de notre longue et fructueuse collaboration, bien que tumultueuse à ses débuts, et je dirais seulement qu'elle a révélé ses talents de cartographe et sa grande rigueur et qu'elle a débouché sur une belle amitié. Du point de vue professionnel, elle m'a donné le goût du travail collectif. Forte de cette expérience, qui a duré une décennie au total, j'ai décidé de ne plus travailler seule et mes nouvelles recherches s'effectuent maintenant en binôme avec un collègue de l'Université de Lyon, Olivier Chatelan, qui vient de publier un livre sur le CEFAL, cet organisme d'envoi des prêtres *Fidei donum* en Amérique latine¹. Il est tellement plus stimulant de pouvoir échanger et confronter les approches et les points de vue.

Le 3^e livre, co-signé avec Claude Billot, est le résultat du premier projet sur les luttes en Haute-Savoie. Il est paru en 2020 aux éditions de l'Arbre bleu, comme les lettres du Brésil, grâce à deux historiens spécialistes des prêtres ouvriers et des dominicains qui sont aussi des éditeurs remarquables Nathalie Viet-Depaule et Tangi Cavalin. Il s'intitule *Sur les fronts de l'injustice, Militer en Haute-Savoie après 68*, un titre qu'Henri Burin des Rozières avait validé un mois avant sa mort en acceptant de faire figurer son nom sur la couverture (pour aider à sa diffusion disait-il !) bien qu'il ne fût pas au centre du livre : en effet, ce livre retrace les luttes de soutien aux clochards d'Annecy, aux travailleurs immigrés de la vallée d'Arve, aux petits éleveurs de bétail de l'Albanais...

Le travail biographique a commencé après sa mort lorsque j'ai pu disposer, sans aucune restriction, des archives familiales, d'autres archives privées confiées par ses amis ici présents ou découvertes dans les archives de l'Ordre dominicain, de la province de France et du Brésil. Son écriture a pris 3 ans. Ce travail biographique m'a permis de reconstituer un parcours de vie complet, ne laissant dans l'ombre que quelques aspects sur lesquels je reviendrai.

Mes relations avec Henri Burin des Rozières sont toujours restées professionnelles. Nous ne nous sommes jamais tutoyés par exemple. Trouver la juste distance a constitué pour moi une préoccupation principale et constante, avec lui mais aussi avec ses amis et sa famille qui attendaient de voir revivre leur Henri sous ma plume. J'ai été confrontée à l'éternelle recherche de l'équilibre entre l'empathie, indispensable à l'historien pour comprendre le personnage et les mondes dans lesquels il a évolué (ce que Wilhelm Dilthey (1833-1911) appelait « intuition » pour accéder à une « compréhension de l'esprit des hommes »)² et l'objectivation du sujet selon les méthodes historiennes habituelles : la contextualisation, la critique interne et externe des sources, leur croisement... Sans *a priori*, sans hypothèse à confirmer ou à infirmer. De l'analyse des sources sont nées les questions et parfois les réponses, pas toujours ou pas toutes !

Il me fallait donc réussir à naviguer entre deux écueils : concourir à entretenir une légende dorée, nourrie de petites anecdotes souvent répétées ou risquer de produire une analyse objective mais désincarnée, privée de chair.

Pour éviter ces deux écueils, cette biographie s'est appuyée sur les nombreux témoignages que j'ai suscités, qui m'ont donné la chair ou la pulpe du récit mais elle se fonde essentiellement sur des sources écrites qui m'ont permis d'étayer les faits, d'administrer autant que possible « le régime de la preuve ». Disposer de la correspondance d'Henri Burin des Rozières a constitué une chance inouïe : les 500 lettres à ses parents et ses amis m'ont permis de concilier les deux

¹ Olivier Chatelan, *Des allers sans retours ? Les prêtres français en Amérique latine 1961-1984*, Chrétiens et sociétés, documents et mémoires n° 48, LARHRA, 2023.

² <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-philosophique/pourquoi-devrait-on-opposer-expliquer-et-comprendre-8898941>

impératifs. C'est une source riche à analyser et vivante pour le lecteur car elle donne à entendre la voix du personnage, c'est pourquoi j'ai choisi d'en citer de larges extraits au fil du récit.

Car il s'agit bien d'un récit. Une biographie est par nature un récit, un découpage ordonné, pas toujours strictement chronologique... Ainsi, j'ai placé un passage sur les études secondaires après le récit du service militaire... J'ai aussi décidé de sortir le récit de l'épisode rocambolesque des Katangais de son contexte chronologique de l'été 1968 pour le placer dans un chapitre consacré à la découverte par Henri Burin des Roziers des marges étudiantes et ouvrières au début des années 1970.

Quand on écrit un récit de près de 500 pages (14 chapitres d'une trentaine de pages en moyenne), il faut se poser la question de sa réception : pour qui écrit-on ? pour qui ai-je écrit ? Sans doute pour moi en premier lieu : pour le plaisir de construire ce récit, le plaisir qui résulte de « la mise en intrigue » (Paul Ricoeur) d'une vie, le plaisir d'écrire une traversée narrative... Mais je n'ai cessé de penser aux personnes susceptibles de lire ce livre : la famille d'Henri, les amis d'Henri mais aussi ma propre famille, mes amis et mes collègues universitaires spécialistes d'histoire religieuse, de l'histoire de la guerre d'Algérie, de Mai-Juin 68 ou encore de l'histoire de l'Amérique latine... Je voulais à la fois que chacun puisse lire ce livre « comme un roman » et comme un « livre d'histoire »... Je voulais, non pas écrire une « biographie historique » mais faire de « l'histoire biographique » dans laquelle l'individu biographé est étudié comme « point de rencontre entre différentes expériences sociales », comme « point de convergence de réseaux de relations complexes »³.

Mon objectif était donc prioritairement de donner des éléments de compréhension de l'insertion du personnage dans ses milieux de vie et dans ses temps de vie successifs tout en suggérant les traits de personnalités qui font sa singularité.

Je n'ai pas voulu dresser un portrait définitif d'Henri Burin des Roziers. J'ai tenu à maintenir de l'espace entre mon texte et le lecteur, pour laisser toute latitude à sa réception : je n'ai pas voulu figer le kaléidoscope d'une vie par des affirmations essentialistes. Je n'ai pas voulu dessiner de portrait en gravant de manière définitive ses traits de caractères, qualités et défauts, et je n'en dresserai pas davantage aujourd'hui. Chacun choisira les qualificatifs de son choix pour tenter de cerner cet homme si tant est qu'un homme ou une femme puisse l'être. C'est le sens de l'exergue que j'ai choisi : « Un homme n'est pas seulement le produit de son histoire. On ne peut jamais le saisir, l'expliquer. En lui demeure une part de mystère qui est celle de sa liberté » Charles Wright (*Le chemin des estives*).

J'ai cependant souligné, en conclusion un fait objectif : la fidélité d'Henri Burin des Roziers à sa famille, à ses amis, à son Ordre... malgré les changements de cap dans sa vie. Comme tous les historiens, je me suis attachée à montrer les continuités et peut-être plus encore à souligner les ruptures d'un itinéraire, à évaluer la radicalité de certains tournants pris par Henri Burin des Roziers... Un parcours non linéaire, imprévisible, est toujours une aubaine pour les historiens qui redoutent, par-dessus tout, la tentation téléologique.

L'image médiatique d'Henri Burin des Roziers est celle de l'avocat des paysans sans terre, menacé de mort par les grands propriétaires en Amazonie. J'ai montré dans le dernier chapitre que cette image avait été construite par la presse catholique dans les années 2000 avec le consentement tactique du principal intéressé qui y voyait le moyen de défendre la cause des sans-terre et des esclaves de la terre. La biographie permet de dépasser cette image en donnant de la profondeur à son parcours.

Je le résume à grands traits pour celles et ceux d'entre vous qui ne le connaîtraient pas. Je m'excuse à l'avance auprès des autres.

³ Sabina Loriga, « Ecriture biographique et écriture de l'histoire aux XIX^e et XX^e siècles », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 45 | 2010, mis en ligne le 14 mars 2012, consulté le 18 novembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3554> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccrh.3554>

Né dans le 8^e arrondissement de Paris en 1930, il est décédé ici même le 26 novembre 2017, il y a tout juste six ans. Ses cendres ont été transférées à Curionopolis dans un mémorial construit pour lui dans un campement de paysans sans terre. Dans les années d'après-guerre, il vit une jeunesse dorée au sein d'une grande famille de l'aristocratie parisienne, catholique mais sans ostentation religieuse en dehors des œuvres de charité, une famille gaulliste depuis les Années noires. Le jeune Henri admire ses oncles Etienne et Claude pour avoir rejoint la Résistance. Il est proche de sa mère et le restera toute sa vie. Deuxième garçon dans une famille de 5 enfants, dans laquelle les garçons sont polytechniciens de père en fils, lui fait son droit et est destiné à devenir juriste à défaut de reprendre la direction de la compagnie d'assurance de son père.

Mais avant de s'établir dans une situation, il effectue son service militaire au début de la guerre d'Algérie (16 mois entre janvier 1955 et mars 1956). A la rentrée 1956, il entreprend un doctorat de droit à Cambridge mais, à Noël 1956, à la surprise de toute la famille, il annonce à ses parents qu'il veut devenir religieux.

Au cours du printemps 1957, il se décide pour l'Ordre dominicain qui convient à ses parents, soutient son doctorat à l'automne et entre au noviciat en janvier 1958. Sa formation religieuse suit son cours : il est étudiant au Saulchoir jusqu'en 1965 puisqu'il y reste comme tous les « jeunes pères » après son ordination en juillet 1963. C'est un étudiant peu motivé ni par la philosophie ni par la théologie.

A la rentrée 1965, appelé par le frère Nicolas Rettenbach qui restera une figure importante pour lui, il devient aumônier du Centre Saint-Yves, l'aumônerie des étudiants de droit et sciences économiques de l'Université d'Assas ainsi qu'aumônier du CIHM, les Chalets internationaux de haute-montagne. C'est au Quartier latin qu'il vit les événements de 1968 et accompagne les étudiants dans leurs interrogations et leurs débats aux côtés de Jean Raguénès un autre frère dominicain qui comptera beaucoup pour lui jusqu'à la fin de sa vie. Une bifurcation notable se situe juste après : tous deux quittent le couvent Saint-Jacques, partent à Besançon vivre en HLM et travailler comme manœuvres en intérim. Cette sortie du couvent aurait pu les mener vers une sortie de l'ordre. Il n'en est rien, même quand Henri Burin des Rozières part seul à Annecy pour travailler comme enquêteur social à la DASS. Il y reste jusqu'à la fin de l'année 1978. C'est la décennie de sa quarantaine. Il y expérimente une militance qui utilise l'arme du droit⁴ pour lutter contre les injustices sociales, qui lui fait côtoyer des catholiques de gauche proches de la CFDT, plus ou moins en rupture de ban avec l'Eglise, et de jeunes maoïstes qui se retrouvent pour défendre les gens du voyage, les clochards, les immigrés et tous les laissés pour compte des Trente Glorieuses et de la société de consommation.

Il repart malgré les relations d'amitié qu'il a nouées : il quitte la Haute Savoie fin 1978 pour le Brésil, apprend, tant bien que mal, le brésilien en quelques mois et décide de s'installer en Amazonie là où les conflits de terre sont nombreux et violents. Il utilise l'expérience militante acquise en Haute-Savoie et se réconcilie avec l'institution ecclésiastique -avec laquelle il était en délicatesse à Annecy- par l'intermédiaire des évêques brésiliens qu'il admire pour leur engagement dans un christianisme de libération. La suite est plus connue même si l'expression d'avocat des paysans sans terre est un peu réductrice : comme avocat de la Commission pastorale de la terre (il devient avocat, ne l'avait jamais été en France), il défend les petits paysans propriétaires menacés d'expropriation dans les années 1980, il accompagne dans leur lutte pour la terre ceux qui en sont dépourvus dans les années 1990 et 2000, notamment en traînant en justice les exécutants et les commanditaires des assassinats des syndicalistes paysans. A la même époque, il agit aussi auprès des autorités brésiliennes pour rendre visible et faire libérer les victimes du travail esclave. Dans toutes ces formes d'action, il s'appuie et

⁴ Liora Israël, *L'arme du droit*. Presses de Sciences Po, 2009 et *À la gauche du droit. Mobilisations politiques du droit et de la justice en France (1968-1981)*, Paris, EHESS, coll. « En temps et lieux », 2020,

mobilise un réseau militant international transatlantique de défense des droits humains. Il appelle ça « articuler ».

A partir de ce parcours relaté ici de manière succincte, je voudrais explorer 3 axes qui comporteront chacun 2 aspects.

Les lignes de force qui ressortent de cette biographie :

- La longévité dans l'Eglise à une époque où cela n'allait plus de soi.
Henri Burin des Roziers est resté dans l'Ordre dominicain alors que beaucoup de prêtres et de religieux/ses sont parti.es, dans les années 1970 en particulier. Il y a trouvé une place, qu'il s'est faite, que l'ordre lui a laissé faire. Son parcours peut paraître singulier mais nombre de dominicains ont des parcours aussi singuliers. L'Ordre a eu cette capacité « plastique » à accueillir des personnalités fortes, à les accompagner dans la construction de leur vocation. Henri Burin des Roziers n'est pas une exception : il a bénéficié comme beaucoup d'autres dominicains de son époque d'accommodements et d'accompagnements qui lui ont permis d'y entrer et d'y rester malgré les périodes d'éloignement, dans une dialectique constante entre marges de liberté et marques de fidélité. Contrairement à ce qu'il s'est passé pour d'autres frères, les circonstances ont permis à la fidélité de l'emporter. S'interroger sur cette longévité, sur cette fidélité a constitué un de mes axes de travail tout au long du livre.
- Sa centralité sociale : Henri Burin des Roziers se situe bien « au point de rencontre de multiples expériences sociales et de convergence de réseaux de relations complexes » qui interagissent dans l'Eglise catholique et en dehors de l'Eglise catholique. Il se positionne lui-même en un point nodal qui résulte de sa capacité d'agir (l'« agentivité » des anglo-saxons), sa capacité à valoriser son capital social dans des situations différentes et à l'orienter au service de son activité militante. S'interroger sur cette capacité d'agir et sur son usage dans ces contextes variés a constitué un second axe de travail.

Les surprises : « l'avocat des sans terre » des années 2000 n'est pas né ... « avocat des sans terre ». Il a un passé et un passé qui ne cadre pas très bien avec l'image qu'on avait de lui.

- La découverte des années de jeunesse constitua une première surprise. Il était très discret sur son éducation et sa famille. J'ai souvent entendu ses amis dire de lui qu'il était très à l'aise avec tout le monde en mettant cette qualité sur le compte de son éducation au sein de la bonne société. Mais je crois que personne n'avait perçu à quel point il avait vécu comme un jeune mondain.
- La surprise de taille, et ses amis ne me contrediront pas, survint à la lecture de ses lettres d'Afrique du Nord. Le jeune officier est clairement enthousiasmé par la mission de l'armée française et ne doute pas un instant de son bon droit. Il est difficile de penser que le défenseur de l'Algérie française est la même personne que le tiers-mondiste de plus en plus radical qu'il devint 10 ou 15 ans plus tard.

Les incertitudes : il reste des zones grises, des interrogations, « la part de mystère » dont parle Charles Wright.

- Sur sa foi en général, l'historienne est assez démunie. Il m'en avait peu parlé malgré mon insistance dans *Comme une rage de Justice*. Il n'a pas laissé de carnets

spirituels. Ses lettres abordent rarement ces questions. C'est une limite importante de ce travail. J'avais déjà eu le même problème avec la biographie de la religieuse auxiliaire Françoise Vandermeersch qui était aussi une femme d'action⁵. Aninha, la compagne de lutte de Frei Henrique au Brésil a sans doute trouvé la formule la plus percutante pour parler de la façon dont sa foi s'exprimait : « La vie d'Henri est toute une prière » m'a-t-elle dit. J'ai péniblement réussi à écrire 3 pages sur le sens de son sacerdoce au Brésil grâce à des témoignages... (p. 408-411), un peu moins que sur le soutien que l'ambassade française à Brasilia lui apportait ! (p. 402-405) Cette absence de source concerne aussi l'origine de sa vocation religieuse puisque le courrier est finalement peu disert : sur son cheminement intérieur, on a très peu d'éléments. J'avais été surprise au cours de l'interview de 2015 d'entendre qu'il liait sa vocation religieuse à la guerre d'Algérie tout en affirmant qu'il avait vécu la guerre du côté des petits colons. Je ne voyais pas le rapport. Après lecture et relecture de ses lettres (dont j'ai disposé après coup je le rappelle), mon hypothèse est la suivante : la guerre d'Algérie le révèle à lui-même. Il ne veut pas vivre une vie « ordinaire », il ne veut pas se marier, s'établir, avoir une vie sédentaire et routinière. Il est clair qu'il aurait voulu rempiler en Algérie à la fin de son service militaire mais ses parents ne l'ont pas permis. A-t-il été tenté par une carrière militaire ? Ce n'est pas impossible. Est-il devenu religieux pour épouser un destin particulier ? Sur sa rencontre avec Yves Congar à Cambridge dont il parlait volontiers comme d'un élément important -mais non décisif-, il n'y a rien dans les archives. C'est effectivement Congar qui fait l'homélie à sa première messe en 1963 : il a bien joué un rôle mais lequel exactement ?

- Le rôle des rencontres dans sa vie me paraît un élément essentiel pour comprendre les inflexions. J'ai pu percevoir l'importance des relations amicales et fraternelles dans l'Ordre et en dehors de l'Ordre mais mesurer l'influence de certaines figures est extrêmement difficile. On l'a dit pour Congar. C'est vrai aussi pour Nicolas Rettenbach, Jean Raguénès, Tomas Balduino. Il faudrait pouvoir évaluer l'apport de chacun : l'apprentissage de la maïeutique avec Rettenbach ? Une radicalisation politique avec Raguénès ? Une réintégration religieuse au Brésil avec Balduino ? C'est vrai aussi pour ses amis ici présents : quelle a été l'influence de chacun à cette table ? Quelle a été l'influence d'un Paul Blanquart dans sa critique de l'institution ecclésiale ? Ses amis ont coutume de souligner le charisme d'Henri Burin des Roziers, sa capacité à entraîner les autres dans son sillage mais je crois -même si ce n'est qu'une intuition- qu'il s'est beaucoup nourri de ses rencontres, qu'il était plus influençable qu'il n'y paraît. Je sais que dire cela de cette manière renverse complètement la façon habituelle de le considérer, contribue à faire descendre le meneur d'homme du piédestal où l'ont placé nombre de ses amis. En l'absence de carnets intimes, l'apport des autres dans sa vie peut être seulement conjecturer. Plus généralement, sa vie affective nous échappe. La rencontre d'une femme à Annecy en février 1977 a-t-elle joué dans sa décision de repartir afin de préserver sa vocation sacerdotale ? Autant, davantage ou moins que le suicide en

⁵ Sabine Rousseau, *Françoise Vandermeersch, l'émancipation d'une religieuse*, Karthala, 2012.

1974 du frère brésilien réfugié en France Tito de Alencar, traumatisé par la torture ?⁶
En 2015 quand je l'ai longuement interviewé, il y a des questions que je n'ai pas osé poser. Si je l'avais interrogé aujourd'hui, dans un contexte où des questions plus intimes sont débattues, j'aurais peut-être pu aller plus loin. Ce n'est pas certain car l'homme n'aimait guère l'introspection.

Avant de clore, je voudrais énoncer une crainte et formuler un souhait.

La crainte : que la biographie n'interroge pas suffisamment l'image d'Epinal, que l'on se contente de répéter qu'Henri Burin des Roziers était un grand pourfendeur de l'injustice, que les qualificatifs et anecdotes utilisés pour parler de lui restent inchangés, que la légende du grand homme se perpétue sans être interrogée, que la lecture de mon livre ne modifie en rien la façon dont on parlera de lui à l'avenir.

Le souhait : que l'on s'interroge et qu'on discute des choix et les découpages que j'ai opérés et qui proposent nécessairement un certain ordonnancement. Tout récit, y compris biographique, résulte de la volonté de « construire une totalité cohérente à partir de fragments » selon les mots du philosophe du langage Wilhelm Von Humboldt⁷. Cette biographie n'échappe pas la règle : c'est une construction historique qui ne prétend pas être définitive ni exhaustive. Elle doit permettre de poursuivre le dialogue autour de la personne d'Henri Burin des Roziers. Ce pourquoi nous sommes réunis aujourd'hui.



Guy Aurenche

Vers la justice : d'ajustements en ajustements

J'ai côtoyé Henri Burin des Roziers en 1965/67 lorsqu'il était jeune aumônier au Centre saint Yves dont je fus président. Plus tard, à l'occasion du combat de l'ACAT (Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture). Il y eut tant de victimes en Amérique latine et au Brésil tout spécialement.

En lisant le riche livre de Sabine Rousseau, que je remercie de m'avoir fait la confiance de préfacer, j'ai été frappé par la capacité d'ajustement dont Henri a fait preuve tout au long de sa vie. Sabine vient de nous dire qu'Henri a su « articuler ». J'ajouterai, s'ajuster. Le « juste » n'est jamais figé. Devenir « juste » c'est savoir s'ajuster ou se laisser ajuster.

S'ajuster ? Non à la manière du caméléon qui prend la couleur de son entourage pour mieux s'en rendre invisible. Pas plus celle du politicien qui épouse le discours de ses compatriotes pour s'en faire apprécier. Non ! S'ajuster pour permettre aux convictions qui nous habitent - tout spécialement celles de justice-, de s'incarner dans les réalités de la vie.

Grande est l'actualité d'Henri Burin des Roziers. Il me semble bien difficile de « s'ajuster », dans une période où la rapidité, les violences et les troubles rendent cette opération plus qu'improbable. Pourtant l'appétit de sens est bien réel chez nos compatriotes ; mais ils sont « las » et désabusés face aux difficultés qu'il convient d'affronter pour que la justice irrigue vraiment

⁶ Leneide Duarte-Plon et Clarisse Meireles. *Tito de Alencar (1945-1974). Un dominicain brésilien martyr de la dictature*. Karthala, 2020.

⁷ *La tâche de l'historien*, 1821.

la construction d'une humanité plus humaine. Henri n'avait pas de plan de carrière. Il a su ajuster sa vie, se laisser ajuster par les plus pauvres en particulier, et nous invite à faire de même. Henri s'est ajusté à :

- Un appétit de justice, bien ancré en lui et hérité sans doute de sa famille. Ce souhait de justice deviendra une « rage ».
- Des appels reçus dans des situations totalement imprévisibles, si l'on s'en tient à son milieu et ses relations habituelles. Certains le conduiront très loin.
- Des interlocuteurs très variés. S'ajuster d'abord par l'écoute de l'autre et réagir en tenant compte de son environnement. Ses lettres montrent bien cette capacité d'ajustement. Il n'écrit pas sur le même ton à ses parents ou à un exploiteur des pauvres.
- Ceux que l'on appelle, scandaleusement, des « sans voix ». Ils ont de la voix mais nos oreilles sont incapables de les entendre. En bon « avocat », il sut leur donner de la voix. En bon « ajusteur » il donna à celle-ci toute sa force.
- Celles et ceux qui décident de dénoncer l'inacceptable...
- ... Et qui inventent des processus pour construire ensemble un monde plus juste.
- Une « petite musique » discrète qui a pour nom la Bonne nouvelle de Jésus de Nazareth. Un message de fraternité confiante. Sa vie « comme une prière ».



Alain Burin des Roziers

Ce que j'ai partagé avec Henri :

D'abord, le fait d'être son premier filleul !

Enfant : j'ai peu de souvenirs, Henri devait probablement passer pendant les vacances d'été au Mesnil, en Auvergne.

Ado : un souvenir marquant : Au Mesnil, l'été 73, Henri m'a offert une montre Lip, provenant de l'opération « on fabrique, on vend, on se paie » et le jeu « Chomageopoly ». J'étais très fier mais la réaction de mon Grand-Père a été ferme : « C'est du vol ! »

Étudiant : alors qu'il m'était « recommandé » de faire des études d'ingénieur (à défaut de Polytechnique !), et que je n'avais ni les compétences, ni l'envie, j'ai « argumenté » auprès de ma famille que si l'oncle Henri avait fait du droit ... je pouvais aussi en faire !

Adulte : nous le rencontrons peu souvent. A l'occasion des événements familiaux (mariage, décès)

J'ai partagé avec Henri le fait d'être différent, pas en ligne avec la tradition de la famille, et faisant partie de cette famille.

Son retour à Paris suite à ses problèmes de santé m'a permis de passer plus de temps avec lui. J'ai apprécié la simplicité des relations qu'il établissait, le plaisir qu'il a eu de retrouver son frère Michel, sa capacité de rester en relation avec tous, sa capacité d'émerveillement, même cloué sur son fauteuil dans sa chambre à St Jacques, son exigence (il pouvait être « dur »).

J'ai partagé avec Henri :

- o l'attention portée aux « pauvretés », son engagement dans la recherche des causes et les luttes à engager pour les éliminer.

- La capacité à être un « pont », un lien entre les différents mondes. Famille / extérieur, par exemple.

Ce que m'a apporté le livre :

- Confirmation que, dans sa jeunesse, il appréciait les « mondanités », les bals, les grandes réceptions et qu'il était très séduisant !
- La découverte de la période de la guerre d'Algérie (je n'ai jamais pu en parler avec lui ou avec mon père ...). Son goût pour le commandement, l'action militaire.
Sa défense de l'Algérie Française
La violence de certains propos : « pas de quartier », « quand on aura le droit de les fusiller ... » et le questionnement qui pointe : « nous employons les mêmes méthodes qu'on reprochait aux allemands »
- Sa prise de conscience politique lors de sa formation au Saulchoir
- Sa décision de se mettre au service des pauvres en 1961
- Sa façon d'articuler réflexion et action : analyser les situations et agir en conséquence
- Sa remise en cause de la société de consommation et de l'individualisme dès 1968
- Ses écrits pour argumenter et défendre ses convictions
- Sa capacité à créer des réseaux en fonction des luttes à mener
- Son exigence et son courage à dire quand il n'est pas d'accord
- Il ne s'est jamais résigné !

○ ○
○

Régis Morelon

Ma rencontre avec Henri

J'étais de la Province dominicaine de Lyon, je n'avais jamais rencontré Henri. En juin 1985, au couvent St Jacques, Henri arrivait du Brésil, j'ai fait rapidement connaissance avec lui. Peu après, j'ai eu un gros pépin de santé et j'ai été hospitalisé à Cochin pendant un mois. Un après-midi j'ai eu la visite d'Henri, grosse surprise car on se connaissait à peine, et grande joie aussi. On a longuement discuté merveilleusement, lui me parlant de son engagement au Brésil et moi de mon travail en monde arabe. Ce lien a été fort, il l'est resté.

J'avais retrouvé chez lui un type d'homme religieux qui m'avait séduit chez les quelques dominicains que j'avais rencontrés au cours de mes études et à cause desquels j'avais choisi d'entrer chez eux 22 ans auparavant : un homme vraiment libre, non formaté par une institution, engagé dans l'Église et dans une société humaine de base, à la fois comme "poil-à-gratter" de l'Église et comme "poil-à-gratter" de la société dans laquelle il s'investissait à fond, quelles qu'en soient les conséquences.

Lorsqu'il est revenu début 2014 au couvent St Jacques en fauteuil roulant après ses deux AVC, le lien de 1985 a été immédiatement réactualisé, j'étais là depuis 2008 après Le Caire et j'ai été heureux de pouvoir l'accompagner. Une dure épreuve s'est tout de suite imposée, une très grave infection pulmonaire qui a nécessité trois semaines d'hospitalisation dure à l'hôpital Georges

Pompidou. Pour son retour j'étais là et lorsque l'ambulancier est sorti de la chambre en poussant son brancard on a trouvé tout le personnel d'étage qui formait une haie et qui a fait une hola à son passage. Quelle belle preuve de la qualité des relations qu'il avait su établir avec son entourage hospitalier.

Pendant ces quelques années, ce fut un grand plaisir d'être à ses côtés, avec quelques-uns de ses proches dont plusieurs sont à cette table. L'une de ses mains était paralysée, ce qui lui rendait difficile l'utilisation d'internet, seule possibilité pour lui de lien avec le Brésil, tellement important pour lui. L'aider était alors participer à ses joies, assez fréquentes, mais aussi à ses très dures peines, par exemple lorsque la présidente du Brésil, Dilma Rousseff, avait été écartée du pouvoir en mai 2016, les grands propriétaires, ennemis du mouvement des sans-terre, entre autres ceux de l'état du Para, s'étaient mis à relever la tête, et, en particulier, le campement des sans terre auquel avait été donné le nom d'Henri Burin des Rozières avait été attaqué à balles réelles. Terrible pour Henri, qui ressentait tout dans sa chair.

J'ai interrogé plusieurs frères du couvent Saint Jacques sur le souvenir qu'ils gardent d'Henri ; ce qui domine pour tous c'est la qualité d'une belle personnalité, avec des exigences sans concession, et le rayonnement d'une vraie joie, même dans les conditions les plus difficiles.

Ce que m'a apporté le livre

D'abord mettre un lien entre tout ce dont il m'avait parlé de façon ponctuelle, pour en faire un ensemble continu.

Ensuite, et surtout, voir quelle avait été son évolution. Je l'avais connu dans son dernier stade, celui de militant totalement investi dans les causes qu'il avait choisies, or il est très impressionnant de voir quelles ruptures il avait dû accepter et assumer pour en arriver là.



Régis Waquet

Comme Alain, j'essaierai de répondre aux deux questions posées par Régis Morelon : - qu'as-tu partagé avec Henri ? - que t'a apporté le livre ?

Ce que j'ai partagé avec Henri

D'abord, une amitié – comme beaucoup de ceux qui sont ici et beaucoup d'autres qui sont absents, car Henri a eu d'innombrables amis. S'ils avaient tous pu témoigner, cette biographie, déjà très nourrie, eut été encore plus étoffée !

Pour moi, ce fut une amitié de 50 ans, depuis le jour où il m'a accueilli au Centre Saint-Yves, comme personne ne l'avait jamais fait auparavant... Je suis immédiatement tombé sous le charme de cet homme chaleureux, blagueur, qui nous questionnait sur le sens à donner à notre vie, et qui m'a fait découvrir ce qu'on pouvait faire avec le droit !

Ensuite, étant devenu moi-même avocat, ce fut, au cours de ce demi-siècle, un compagnonnage juridique chaque fois qu'Henri me le demandait :

– en Haute-Savoie lorsqu'il travaillait à la DDASS d'Annecy tout en animant le “Comité Vérité Justice” (les violences policières, les clochards déportés dans la montagne, les travailleurs maghrébins de la vallée de l'Arve logés dans des taudis – j'ai participé à ces dossiers...) ;

– puis pendant les 35 ans qu'il a passés au Brésil (le comité de soutien avec Alain Maurin et le père Rettenbach, l'appui donné aux actions du comité Rio Maria, l'engagement de mon barreau pour soutenir les pétitions et protestations auprès des autorités brésiliennes, le financement du déplacement du président de l'Ordre fédéral des avocats du Brésil à la Sous-Commission des droits de l'homme de l'ONU à Genève, l'assistance en observateur aux audiences criminelles dans les procès liés aux conflits de terre, etc...).

Guy Aurenche a évoqué des “ajustements” plutôt que des “articulations”. En fait, j'ai pu observer combien Henri savait écouter les gens, faire l'analyse politique de la situation, et ensuite faire en sorte qu'ils soient les propres acteurs de leur libération. Après cet “ajustement”, il y avait “l'articulation”.

Je suis devenu, mais avec beaucoup d'autres, un rouage de cette articulation, cette stratégie par laquelle il nous associait, pour les gagner, à ses combats contre l'impunité des puissants, latifundiaires ou autorités publiques.

Je crois que, pour moi, pour ma femme, pour tous ceux qui ont été ses amis, Henri faisait, d'une certaine façon, partie de la famille... Il était un amoureux de la nature, de la montagne. Cela, nous l'avons partagé. Ce que j'ai partagé avec Henri, nous l'avons partagé en famille, avec ma femme, mes enfants, mes petits-enfants, y compris pendant ses dernières années à Paris.

Je livre une anecdote qui caractérise Henri, alors qu'il se trouvait dans sa chambre d'hôpital aux Invalides : une employée vient faire un peu de ménage, Henri essaie de la faire parler ... renfrognée, elle lui répond qu'elle n'est pas là pour bavarder mais pour faire son travail ... il insiste avec son charme dé[ma]licieux ... et elle finit par danser devant lui !

Ce que m'a apporté le livre

Je pourrais inverser la question car, en fidèle fils d'archiviste, j'ai pu apporter à Sabine de nombreux documents qui ont nourri son travail. Mais il est dommage qu'il n'ait pas été possible de recueillir les témoignages de vive voix des militants et militantes, membres de ces familles paysannes du Brésil, avec lesquels Henri a partagé au quotidien l'essentiel de ses combats.

Je songe par exemple à ce dialogue d'Henri avec la veuve d'Expedito (président du syndicat des travailleurs ruraux de Rio Maria, assassiné par un “pistoleiro” sur ordre d'un grand “fazeindero”) que l'on voit dans le film du Jour du Seigneur.

J'ai parlé “combats” et “militant” ... Ce mot vient du latin miles ... le soldat.

Ce que j'ai découvert avec le livre, non sans surprise, ou même avec effroi, c'est le pan de “sa vie d'avant”, celle de la guerre d'Algérie... Le chemin ensuite parcouru par Henri n'en est que plus saisissant.

Il a, en vérité, toutes les qualités qu'on attend du soldat : la loyauté, donner sa vie à la cause.

Le livre nous donne à voir cette radicalité d'Henri, contenue dans ces deux mots : "vérité" et "justice".

En ces temps de fausses nouvelles, d'intolérance et de compromissions, c'est, à travers le bel ouvrage de Sabine, le message qu'il continue à nous envoyer.

o o
o

Didier Laurent

Je suis un compagnon de jours tranquilles avec Henri ou plutôt de moments tranquilles. J'ai rencontré Henri en 1966 au CIHM « les Chalets Internationaux de Haute Montagne ». J'avais 23 ans, Henri 36. J'avais, à l'issue de mon service militaire dans les chasseurs alpins à Chambéry, fait un camp d'été du CIHM, à Lanchatra dans l'Oisans, un peu par hasard, sur les conseils d'un ami. Lanchatra ! un petit paradis, un hameau alors abandonné, un coin perdu de la vallée du Vénéon en Oisans, des plus sommaires, pas d'électricité, l'eau au torrent, une demi-heure de marche par un sentier raide depuis la route. 20 jours là avec une vingtaine d'autres jeunes, garçons et filles, encore étudiants ou dans leur premier emploi, en charge de tout ou presque. Un tempo bien structuré entre des courses en montagne, cœur du projet, et une vie de camp partagée, animée, avec des débats, du festif, une vie matérielle collective au quotidien. On avait 20 ans ou pas beaucoup plus, pas de parents, pas vraiment de chefs, juste une équipe de volontaires responsables, quelques principes affichés et acceptés et l'omniprésence de la montagne.

Le CIHM avait été créé une dizaine d'années plus tôt par des étudiants en droit et les dominicains du couvent St Jacques partageant leur attrait pour la montagne, l'envie d'une certaine spiritualité loin de la ville et la participation de tous à la vie quotidienne. Le projet dans son originalité s'appuyait sur la présence d'un « aumônier » dominicain par séjour, voire parfois 2, et d'un dominicain présent aussi au conseil de l'association pour suivre ces présences et leur finalité, et participer aux décisions.

Henri est nommé aumônier du CIHM en 1966, en même temps qu'il était nommé au centre St Yves. Nos rencontres avaient lieu souvent au centre St Yves et c'était aussi notre lieu de passage au retour des sorties du dimanche ou des WE. Une vingtaine de séjours d'été étaient à monter chaque année, ce qui nécessitait la constitution d'équipes mixtes responsables des séjours, et de leur préparation. C'était le rôle de la commission animation de la branche jeune du CIHM. J'en ai vite fait partie et c'est là que j'ai rencontré Henri, que nous nous sommes connus et appréciés. Il m'a demandé après le décès accidentel de Robert Viallet à Pâques 1967 si j'acceptais de prendre la responsabilité de la branche jeune. J'ai accepté. Embauché par EDF je devais faire deux ans d'école d'application à SUPELEC. J'avais du temps et cela m'a passionné.

Je n'ai jamais fait de camps d'été avec Henri, ni même de vraies courses en montagne. Mais je sentais que sa montagne était comme la mienne : un accès à toutes sortes de merveilles et le chemin des plus belles méditations. Et puis sa personnalité m'a fasciné C'est la première fois

que je travaillais avec un « adulte » (13 ans de plus que moi) qui ne soit pas un prof, un parent autoritaire ou lointain, une autorité demandant à être obéi, un curé ou équivalent me disant ce que Dieu exigeait de moi. Henri, ce fut une révélation, un enchantement, ces mots peuvent paraître excessifs mais je l'ai ressenti comme cela et je le ressens toujours, il avait une manière unique d'écouter, de saisir son interlocuteur là où il était, de respecter sa liberté, de réfléchir avec, de s'intéresser, de marquer la confiance, d'avoir le temps, de discerner l'important, de faire percevoir les enjeux ; j'avais le sentiment qu'il nous rendait meilleur, il était vraiment talentueux. J'ai découvert aussi cet ordre des Dominicains. Ils m'ont impressionné parce qu'ils avaient tous quelque chose de très sympathique, ces « dominos » (le terme aumônier a vite été balayé) qui fréquentaient le CIHM et avaient comme nous un désir profond de « montagne » et un respect majeur, à quelques rares exceptions près, de notre liberté.

Henri avait quelque chose d'unique dans sa relation aux autres qui lui permettait de balancer ce « qu'allez-vous faire de votre vie ? » sans que cela soit artificiel, agressif ou ridicule. J'avais l'impression que toute son énergie était consacrée à cette question et qu'il pouvait le faire parce qu'elle se posait encore pour lui. Être dominicain n'était pas un accomplissement ni un aboutissement ; la vérité métaphysique ne le tourmentait pas, la justice sur terre, si. Il n'était pas docteur en droit par hasard et j'ai retrouvé dans son agenda à sa mort la photo d'une statue de St Yves ramenée de Tréguier avec, à son dos, une prière à St Yves.

Le CIHM, milieu tranquille et plutôt privilégié, a traversé la période 68 en s'efforçant d'intégrer les questionnements nouveaux, et cela a soudé notre équipe jeune de l'époque. Nous nous revoyons toujours 50 ans plus tard. Henri a gardé le lien avec nous comme si nous lui faisons du bien au milieu de tous ses combats. En 2011, revenu en France après son premier AVC au Brésil, il rayonnait de bonheur en regardant la Loire au coucher du soleil, marchant cahin caha avec ses cannes, et soutenu par Bernard Marchand le fondateur du CIHM et Bernard Estavoyer, c'était lors de notre rencontre à Charin dans la Nièvre ; le temps et la nature étaient superbes.

Cette fidélité à notre équipe comme à d'autres m'a toujours impressionné Je la ressens comme un aspect essentiel de sa personnalité (de sa foi, aussi ?). Le lien créé perdure la vie durant et ne s'affadit pas, j'y reviendrai, car cela complétait de manière exceptionnelle l'homme et le combattant. Le CIHM ne s'est pas remis de 68, les dominicains sont partis, le centre St Yves rue Gay Lussac a fermé, notre « clientèle » a vite changé et le CIHM s'est transformé en un club de sports, de simples loisirs. Je suis resté en contact avec Henri ; je suis allé le voir plusieurs fois à Besançon et à Annecy, j'ai dormi dans le lit de son copain clochard, il me racontait ses combats, je l'écoutais, on papotait, j'étais impressionné par sa capacité à se mettre en mouvement mais aussi à réfléchir en profondeur et à ne se déterminer qu'après de longues réflexions.

J'ai compris qu'il parte au Brésil, Annecy montrait ses limites. Soit il basculait dans l'action politique structurée mais l'extrême gauche instituée n'était pas son truc ni son monde, soit il cherchait un lieu où suffisamment de ses frères de foi partageaient ses intuitions et ses choix. L'Église de France n'offrait guère cela, l'Amérique latine oui ! Il n'a pas vraiment hésité, aller au Brésil a été un choix de continuité. Quel moteur au fond de lui à Annecy ? Je repense à cet échange avec Paul Blanquart au couvent St Jacques, en février 2017 – six mois avant sa mort, parlant de la période d'Annecy :

- Paul : tu n'avais plus le support des gens de ta famille, des notables, des institutionnels, des institutionnels républicains, tu n'avais plus l'institution catholique. Tu vivais à partir de ton intériorité

- Henri : Oui, justement, et pas à partir de l'institution catholique puisque justement j'étais en guerre avec elle en Haute-Savoie. Donc là...
- Paul : tu étais toi-même, toi-même existait
- Henri : exactement ! Ça, tu m'as aidé à le percevoir et c'est très vrai. Peut-être, quand même, avec une nuance, c'est que j'avais un apport très fort quand je revenais ici, à travers quelques dominicains que je connaissais bien. Il y avait Rettenbach, qui m'a toujours beaucoup apprécié. Donc j'avais ici un apport institutionnel, non pas de la part de n'importe qui...

Il était clair sur « quoi faire de sa foi et de sa personne et comment le faire ». Était-il à « l'extrême gauche du Christ » ? comme l'évoque à un moment Sabine dans son livre, n'était-il pas plutôt complètement centré sur le Christ, qui, comme lui, dénonçait et guérissait (=gagnait contre le mal) ? Henri, combattant redoutable, menait ses combats évangéliques, mais sa douceur omniprésente est aussi évangélique et cette cohabitation en lui de ces deux traits m'émeut ; Henri est fondamentalement pour moi un homme bon et doux, que l'injustice révolte et scandalise et met en mouvement Les combattants sont finalement nombreux sur cette terre, on en trouve pour toutes sortes de cause, mais les hommes bons sont plutôt rares, et les hommes combattants et bons sont exceptionnels. Jésus en était un ; Henri aussi.

Henri était prêt à aller sur les fronts les plus dangereux dès lors qu'un collectif actif donnait du sens à l'action au quotidien. Je suis encore stupéfait de son année 90, que raconte Sabine, avec ce tour en Amérique centrale et son choix d'aller au Guatemala, un choix des plus risqué mais une Église locale forte lui donnait du sens. Henri n'est pas une tête brûlée. J'ai été marqué plus tard par le petit opuscule triste de Maurice Barth « Où va mon église ? réflexions crépusculaires » Henri rédige la préface « Tout ce qu'il dit est juste » écrit Henri. Henri reste finalement au Brésil pour le plus grand bonheur de la CPT, et traverse une décennie terrible.

Henri revient en 2013 à Paris pour s'occuper de son frère gravement malade, mais plusieurs AVC le rendent définitivement grabataire. Je l'ai alors beaucoup vu, promené, accompagné ; je me suis demandé comment cet homme si énergique arrivait à supporter cette situation, mystère de l'homme (mystère de sa foi ?). Un jour je lui ai demandé tout de go si pour un homme de foi comme lui ce n'était pas plus facile de mourir, il m'a répondu : « Ne crois pas cela, l'effroi devant la mort peut saisir toute personne ». Je me suis dit pensant à Camus (il faut imaginer Sisyphe heureux), « je dois imaginer Henri heureux ». D'ailleurs il ne jouait pas le malheureux. On m'a soufflé : le difficile est de passer de l'acceptation au consentement, posture plus dynamique. Je pense que l'insistance de Claude Billot pour photographier le sillage d'Henri, son immense travail sur les archives et lettres, la mémoire vivante de Régis Waquet, soutien de tous les combats dans les tribunaux, l'arrivée de Sabine et son talentueux travail, ont permis aussi à Henri de vivre dans le consentement cette dernière période.

Le livre de Sabine m'apporte beaucoup.

C'est une mine. Cet Henri de 36 ans a déboulé dans ma vie quand j'avais 23 ans. Je ne me suis posé alors aucune question je pensais qu'il était sorti comme cela du bénitier. Avec une pensée droite et juste, une capacité d'engagement total, évidente. Et du talent. Et bien non, et Sabine nous montre la complexité de son cheminement, ses hésitations, parfois ses errements, son progressif dégageant des contraintes de son milieu tout en restant dans l'amour de sa famille, et le long parcours pour trouver sa voie, sa cause. Tant mieux, Henri redevient un homme qui, comme les autres, a cheminé sous diverses influences et s'est construit étape par étape. Sabine nous fait percevoir aussi à quel point Henri a été confronté à la violence sa vie durant. Il ne l'a pas refusée, il s'est même appuyé sur elle.

Henri, est né en 1930

1940-1945, Violence de la résistance – il a de 10 à 15 ans. À propos de sa famille : qu'est ce qui est admirable (dans la résistance) ? Fondamentalement la cause. On n'admet pas l'occupation, on combat pour la dignité... on prend parti... on s'engage, on est déporté, on est torturé, on est fusillé. S'engager, pas seulement en paroles, mais concrètement en jouant complètement le risque de sa vie. Je trouve ça extraordinaire (*Une rage de justice* 2015).

1955-1956 Violence de la guerre d'Algérie. Henri guerrier engagé et violent pour l'Algérie française, et qui n'évoluera que lentement.

1968 Violence de mai 68. Dans la rue devant St Yves oui, mais surtout dans l'Église où l'Église « de l'ordre » se déchainera contre le centre St Yves et Henri (Lustiger, André Piettre). L'équipe de St Yves ne peut continuer, Henri et Jean Raguènes souhaitent partir « vers un milieu pauvre culturellement et matériellement ».

1970 1980 Découvertes de la réalité de la lutte des classes. Besançon – Annecy, Henri est peut-être à l'extrême gauche du Christ mais l'Église locale est établie nettement à la droite du Christ, une justice de classe et une vie qui bascule...

1980-2010 Violence extrême des inégalités et des dominations au Brésil. Mais une Église pour une part lumineuse. Henri prêt à aller en 1991 au Guatemala, pire que le Brésil !

2013-2017 Violences de la maladie et du handicap à St Jacques.

Sabine nous fait cheminer sans pathos sur les traces d'Henri se cherchant, se libérant des influences, puis combattant infatigablement dans des luttes énormes, avec un grand courage et un esprit de gagne. Mais elle nous fait aussi cheminer sur les traces de l'homme bon et doux, car les violences n'ont pas rendu Henri violent ; combattif, certes, mais pas violent. Et cette douceur d'Henri domine et perdure. Je trouve extraordinaire cette affiche de la CPT qui a su saisir ce merveilleux sourire d'Henri, que l'on voit partout à la CPT et qui a été reprise dans l'album photo du livre.

C'est peut-être ce qui m'a le plus frappé en allant au Para en 2018 pour le retour des cendres d'Henri avec Alain Burin des Roziers. Le sourire d'Henri semble posé partout, avec les gens et les enfants du campement frei Henri, parlant de lui et montrant des photos, avec l'émotion, à Rio Maria, de la famille d'Expedito Ribeiro, avec, à Xingara, la jeune journaliste de la radio locale, l'ancien maire de la ville, les magistrats du tribunal, les responsables de quartier, les étudiants de la fac, les militants de la CPT l'évoquant avec admiration et affection, l'émotion qui gagnait l'église de Xingara lors de la cérémonie souvenir, tous vibraient de sa présence encore si proche et du souvenir de sa tendresse. Je comprends que Sabine ait pu déceler chez Henri dans les dernières années à Xingara le plaisir de retrouver une vie sacerdotale chargée de sens au milieu d'eux tous.

Quand, lors du retour en voiture vers Maraba (400km), on s'est à nouveau arrêté à Eldorado où le MST commémorait avec éclat l'assassinat par la police 22 ans plus tôt de 17 paysans, je me suis dit que tout se tenait. Cette bonté, cette douceur, cette écoute qui nous avait tant frappé au CIHM 50 ans plus tôt étaient toujours les mêmes au milieu de cette violence. Le livre de Sabine nous ouvre tout un champ de réflexion sur l'attention aux autres d'Henri, depuis les fidélités précieuses patiemment entretenues comme des cadeaux de toujours jusqu'à l'osmose profonde de vie avec une population entière terriblement mal traitée.

Au fond de lui ? sa foi ? oui sans doute, mais quelle foi ? Henri semble peu bavard là-dessus ; Zone grise dit Sabine, mais les quelques mots dits par Henri dans *Une rage de justice* sont pour moi lumineux : « Pour moi la foi, la foi avec un grand F, en Dieu ou en Jésus-Christ, en quelqu'un de suprême – appelez le comme vous voulez - c'est la Foi en une Personne ... Moi personnellement je crois, je crois (hésitations) que Jésus est une Personne avec un grand P ... ce n'est pas un simple être humain. C'est vraiment une personne à laquelle j'adhère par la Foi. Lui ou Dieu le Père ».

Je reçois cette biographie comme un prolongement des entretiens publiés dans *Une rage de justice*. C'est le même Henri qui est présent, raconté, expliqué, suivi de bout en bout, et aussi estimé. Henri n'a pas voulu écrire pour raconter ou expliquer sa vie, comme l'ont fait Jean Raguénès, François Glory et d'autres. Mais il a laissé partout des traces nourrissantes, que tu es allée chercher avec Claude et que tu nous transmets avec précision et finesse, sans pathos, et en laissant à l'homme sa part de mystère. Grand Merci Sabine, je trouve ton livre formidable. Il est plus qu'une biographie. C'est aussi une manière de nous ramener Henri dans notre proximité, de le faire nous parler, et de nous amener à réfléchir encore avec lui et durablement. Je le donnerai à beaucoup de gens.

o o
o

Claude Billot

1- Comment j'ai connu Henri

Je suis arrivé à Annecy en 1973. Pour raisons professionnelles je quittais Besançon, en plein conflit LIP, le cœur lourd. Mon père, ma sœur, mon oncle Charles Piaget, principal animateur du conflit LIP –décédé il y a 15 jours- travaillaient tous dans l'entreprise. C'est Jean Raguénès, grand ami de Henri, très investi dans le conflit, qui m'avait invité à rencontrer Henri.

Débarqué à Annecy, je me rends à la cité administrative qui héberge la DASS ; je me présente à Henri. Je parle de Jean Raguénès et le visage d'Henri s'éclaire, s'illumine. D'emblée je suis adoubé.

À sa pressante invite, et **Henri savait être pressant !!!**, je suis entré au Comité Vérité Justice (CVJ) d'Annecy. Le CVJ s'était créé 6 mois plus tôt, pour dénoncer la mort scandaleuse d'un clochard, déporté et abandonné en montagne dans la neige par la police et retrouvé mort de froid.

Embauché en 1971 à la DDASS tout au bas de l'échelle, lui le docteur en droit, comme **'auxiliaire de bureau'**, Henri fait en réalité un travail de contrôleur. Il visite l'habitat insalubre et migrant de la vallée de l'Arve. La législation en vigueur est très bien faite mais rarement appliquée. Les militants lui signalent les galetas où croupissent les migrants, parfois même dans l'huile de coupe, à côté des machines. Parfois, pour échapper à la vigilance de patrons négriers, il inspecte les logements insalubres la nuit.

Il dresse des procès-verbaux toujours remarquablement documentés : Henri n'affirme rien qui ne soit dûment vérifié. Les dossiers arrivent chez le préfet, qui signe et les transmet à la justice qui sanctionne à minima... le plus souvent... en dessous des minimas. Les patrons-décolleteurs sont furieux des condamnations, et font pression sur le préfet. Ils préfèrent souvent payer les amendes plutôt que se mettre en conformité...

Henri visite aussi les gens du voyage, s'inquiète du sort fait aux exclus, migrants, gitans, marginaux de tout poil... travaille en étroite relation avec les associations de défense militantes.

Les violences policières, les actes racistes sont nombreux. Le CVJ dénonce l'affaire des clochards, puis les scandales de la clinique d'Argonay (1974) qui aboutit à un procès retentissant couvert par la presse nationale où nous sommes relaxés de l'accusation qui nous est faite au motif que nous sommes « de bons diffamateurs ».

Véritable éminence grise de l'action militante locale, Henri déploie une activité inlassable. En haut lieu (préfet et évêque !...), son action dérange... Henri joue un rôle moteur dans de nombreuses affaires.

Henri ne mange jamais chez lui, courant d'une famille militante à l'autre, s'invitant toujours à l'improviste. Il est à l'aise partout, chez les gens modestes, sous les ors des palais...

Il débarquait chez moi vers 19h, le cérémonial était bien rôdé :

Je préparais le repas, Henri se reposait dans un fauteuil et... s'endormait d'un profond sommeil. Il avait une étonnante capacité de récupération, capable de dormir n'importe, en n'importe quelle circonstance, en des lieux les plus improbables. Il faisait la sieste dans son bureau de la DDASS à même le sol. Un jour le préfet en inspection l'avait trouvé profondément endormi... par terre.

Toujours remarquablement informé, il allait droit à l'essentiel, dévidait son lot d'injustices récentes : expulsions, violences policières, actes racistes, **invitant toujours à l'action.**

2- Qu'est-ce que la lecture du livre a changé de notre regard sur Henri... ?

Pour voir retranscrit sous informatique tous les courriers d'Henri -désormais intégralement disponibles aux chercheurs et historiens – et cela avant l'écriture du manuscrit, les lettres de 1955-56 du service militaire, en pleine guerre d'Algérie, révèlent un Henri aimant la castagne. Ses idées, plutôt colonialistes sont celles de l'époque :

« Comment des gens honnêtes peuvent-ils être mendésistes ? Je n'en reviens pas. Je considère maintenant Mendès France comme un étranger et un traître.

Ici il faut des repréailles. Toute la population maintenant est contre nous. Pas de scrupules donc et pas de quartier ».

La période qui suit, son séjour en 1956-57 en Angleterre, montre un personnage inattendu : Petit florilège de sa personnalité :

Un Henri... qui a du coffre

« Depuis samedi je mène la grande vie. Vendredi soir a eu lieu un petit cocktail ici, fort amusant et où l'on but une quantité de bouteilles de champagne qui me stupéfia. On ne devait pas être loin d'une par tête, mais la tenue fut toujours très correcte... »

Henri, Homme à poigne...

« Merci de m'avoir représenté au mariage de mon ami. Je comprends un peu que la famille ne soit pas enchantée par la jeune fille qui fait certainement enfant gâtée. Mais mon ami a un fort caractère et je pense que même de loin il la tiendra bien en main, et en fera peut-être quelqu'un de très bien. »

Henri homme de goût, galant, sportif, modeste...

« On m'a présenté à 2 English girls voisines relativement jolies pour des anglaises mais très gentilles (...): on compte beaucoup sur moi pour jouer au tennis. J'ai cru bon de leur raconter que j'ai un tennis elbow terrible et que de temps en temps mon jeu fort correct d'habitude est complètement détraqué »

Henri sportif et bosseur

« Le ski nautique a repris hier depuis 8 jours et j'en ai fait tous les jours sans exception. C'est vraiment un sport passionnant. J'apprends maintenant à faire du monoski... ce qui jusqu'à présent ne m'a guère appris qu'à plonger bien malgré moi.

Ici tout va bien. Je travaille pas mal et circule beaucoup. Demain je vais visiter le Sussex aux rhododendrons en fleurs »

Henri mondain et faisant tapisserie

« A 11h30 un taxi me déposait devant l'ambassade d'Espagne. Sitôt rentré dans le Hall avec ma gigantesque invitation à la main qu'on exigeait, j'aperçois une petite Anglaise (...) Brève gentille conversation, puis elle me plaque pour aller reprendre son party qui piaffait d'impatience un peu plus loin. (...) Rassemblant mon courage à deux mains, j'explique laborieusement la prononciation de mon nom à l'aboyeur (...)

Puis me voici toujours seul dans la superbe salle de danse – pas une jeune fille faisant tapisserie – aussi pendant la première ½ heure ai-je eu le temps d'examiner et de jouir des lieux. (...) »

3- Ma collaboration avec Sabine.

Dix ans que nous travaillons ensemble. C'est par un ami commun que j'ai rencontré **Sabine**, 'l'oiseau rare', après qu'Henri eut accepté l'idée de travaux d'écriture autour de son action, à la condition expresse que le récit apporte une distance historique. Henri ne voulait pas être au centre du récit. La personnalité de Sabine a vite rassuré Henri, conforté par le caractère et l'affirmation d'indépendance formulée nettement par elle. Sabine a, comment dire, un beau tempérament ! Il n'y avait aucun risque d'un travail de complaisance. J'apportais aussi la connaissance -qui lui faisait défaut- du milieu militant local de l'époque concernée, Sabine me proposa alors le principe d'une collaboration. Mon accord valait acceptation des conditions d'un travail historique et de sa discipline : distance affective assumée, confrontation systématique du témoignage recueilli avec les archives -ce que les historiens appellent l'historicité-. N'étant pas historien, la collaboration n'était possible que si je me plaçais sous l'autorité et la compétence de l'historienne. Je ne nierai pas les quelques tiraillements que, – moi, le grand affectif !- j'ai vécus entre ma position de témoin et la participation à un travail d'histoire. Il appartenait à Sabine de veiller à ce que mon statut d'ancien acteur ne vienne travestir, sur la foi de souvenirs erronés, la réalité des faits.

Les premières années, j'ai souvent tempêté contre Sabine, ce roc ! Chaque fois que j'apportais un souvenir, je me cite « dont j'étais absolument certain », s'il n'était pas corroboré par une archive, alors il finissait inévitablement ... à la poubelle. Au contact de Sabine, j'ai beaucoup appris,... à me méfier de la fragilité du témoignage humain, à contenir aussi mes affects de sorte que, par une distance assumée, le lecteur puisse se faire lui-même une opinion. Récit historique oui, hagiographie non ! Les écrits de Sabine sont dépourvus de la moindre anecdote. Nous tous, amis de Henri en connaissons, toutes plus belles les unes que les autres, mais nous les garderons pour les rencontres amicales qu'Henri a permises. Comme en ce jour par exemple...

Concernant Sabine, de ce qui au départ n'était qu'une relation de travail, est née une très belle relation. J'ai gagné de ces énormes travaux d'écriture - qui se chiffrent assurément en milliers d'heures de travail-, une amie très chère, une superbe amitié qui me tient énormément à cœur.

Puisque l'actualité les réunit et qu'ils se connaissaient bien et **s'admiraient beaucoup**, je vais conclure en évoquant ces deux personnalités qui m'ont beaucoup marqué ;

- Mon oncle **Charles Piaget** est issu du sous-prolétariat, ce prolétariat déclassé, promis à la délinquance qu'il a connue dans sa petite enfance. Abandonné par sa mère à sa naissance, il est recueilli à la mort de son père par mes grands parents maternels qui lui apportent hygiène, éducation, affection et une vraie famille. Son sort en est bouleversé.

- **Henri** est issu d'une famille de la haute bourgeoisie noble à la grande éthique de vie, et était –probablement- destiné à la finance.

Venus d'horizons qu'au départ, tout opposait, l'un et l'autre ont muri, se sont construits et ont bataillé pour devenir des êtres autonomes, l'un dans des luttes syndicales, l'autre dans celles des droits de l'homme : leurs trajectoires respectives ont fini par suivre des chemins étrangement parallèles.

Les parcours de Charles et Henri illustrent l'adage : « *naître c'est se séparer. Vivre c'est se relier* »



Xavier Plassat

Ce qu'Henri m'a appris : les pauvres nous évangélisent

1983. L'un de mes tout premiers séjours au Brésil. Nous roulions ensemble, Henri et moi, sur la Brasília-Belém, en route pour la région du Bec du Perroquet, à la rencontre de communautés paysannes en conflit pour la terre. Je lui posais des tas de questions, essayant de comprendre les raisons de tous ces conflits et le rôle de l'Église au beau milieu. Je lui demande alors : « Dis-moi, Henri, cette Église de la théologie de la libération, c'est une Église *seulement* pour les pauvres. Elle parle *juste* aux pauvres ? Elle ne se préoccupe pas des riches, elle ne leur parle pas ? » Il me répondit par une variante de l'histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare (Lc 16, 19-31). Le riche en train de brûler à petit feu en enfer se rend compte un peu tard de la bonne chère dont il s'est toujours repu, sans souci du pauvre qui à sa porte tentait d'en arracher quelques miettes : « Les riches, ils ont les pauvres pour les évangéliser, qu'ils sachent écouter le cri des pauvres, la détresse des pauvres et se convertissent en conséquence ».

Provoqué, incommodé

Henri avait pris au sérieux la mise en garde de l'Ecclésiastique (34, 21-22) : « Une maigre nourriture, c'est la vie des pauvres, les en priver, c'est commettre un meurtre. C'est répandre le sang que de priver l'ouvrier de son dû ». Le même texte qui, au 16^e siècle, à Cuba, provoqua la conversion de Las Casas. Oui, il revendiquait cette filiation : Las Casas défenseur des Indiens, le premier qui, publiquement, avait crié au scandale. « J'ai essayé de vivre comme lui. Et, comme lui, je crois que la révolte contre l'injustice a toujours été le moteur, la motivation principale de ma vie. »

Comme lui, Henri a été un frère perturbateur, un teigneux parfois, un homme qui dérange parce que, viscéralement, l'injustice lui était insupportable. Écorché vif de l'injustice et passionné de vérité, Henri fut - ainsi et aussi - un engendreur, un éveilleur de consciences. Infatigable, il savait nous captiver, nous passionner, comme cette *Vox clamantis in deserto* rappelée par Montesinos dans son fameux sermon d'Avent de l'an 1511. Authentique prêcheur, *verbo et exemplo*, le fascinait cette capacité de Las Casas de s'être laissé convertir par la fameuse admonestation de ce dominicain, face au cri des Indiens opprimés : « Ces gens-là ne sont-ils pas des hommes ? » Henri nous disait : « J'ai essayé de vivre comme lui. Comme chez lui, je pense que la révolte contre l'injustice a toujours été le moteur, la motivation principale de ma vie. »

Dimension politique de la compassion

Des clochards du Semnoz aux dénonciations de magistrats et policiers véreux au Brésil, dans ses combats incessants contre le travail esclave ou l'impunité, Henri assumait toujours, en plus de la compassion, la dimension politique de la compassion. Sans trêve, il dénonçait et exigeait des autorités le respect du droit et la définition de politiques audacieuses, pour éradiquer les causes de l'injustice.

J'ai 20 ans de moins que le frère Henri. Certaines coïncidences providentielles ont fait que nos chemins se sont croisés plus d'une fois. Fin 1967, j'ai commencé ma vie étudiante à Paris, dans le Quartier Latin. J'ai comme lui vécu pleinement la révolution étudiante de mai 1968. Plus tard, déjà dominicain, je suis allé sur Lyon et j'ai commencé à connaître les frères de la « diaspora », ceux qui, en Rhône-Alpes, vivaient en petites communautés, insérées en milieu populaire. Parmi eux : Henri et Jean, « établis » en province après avoir quitté Paris.

Après la tragédie du suicide du frère Tito (1974), qui aussi motiverait chez Henri la décision de partir au Brésil (1978), nos contacts se sont multipliés. À partir de mars 1983, avec le retour au pays du corps de Tito, que j'ai accompagné, j'ai commencé à emprunter avec Henri un même chemin. J'ai pu le suivre pour quelque temps dans son travail dans le nord du Brésil. Il m'a alors introduit dans les réalités brutales et choquantes qui étaient son quotidien. Il a pu m'expliquer sa vision des choses, l'exigence radicale qui l'animait. J'ai été super secoué par la radicalité des défis qui se présentaient. C'est à ce contact qu'est née ma résolution de rejoindre un jour cet engagement. Début 1989, j'ai fini par partir au Brésil.

Un Maître-frère

Henri fut notre maître, moi comme bien d'autres. Henri était mû par la *passion* et par une *tendre compassion*, autant que par la raison et une rigueur sans faille. Il y avait chez lui le dévouement inlassable, l'analyse rigoureuse, la vie humble parmi les pauvres, le souci d'affronter, dans chaque cas, la dimension structurelle et politique. C'est ce qu'il appelait la *stratégie*. Oui, en toute cause, il y a une question politique.

Lutter contre le « travail esclave », lutter pour la réforme agraire, lutter contre l'impunité et pour les droits de l'homme, toutes ces luttes sont *intégrées*, parties d'un *tout*. Des questions structurellement liées, vu leurs causes *systémiques*. On n'a donc pas affaire à des accidents de parcours, mais à l'effet de problèmes *structurels*. Au travers de la lutte pour les droits, il faut rendre visibles tous ces problèmes, et incommoder et embarrasser ceux qui en ont leur part de responsabilité. Les amener à se bouger et agir. Unir mobilisation consciente des paysans, travail juridique et pression politique. Activer les réseaux. Alors on pourra gagner, et durablement. Ce caractère méthodique, organisé et, en même temps, imprégné de la sueur et de la vie réelle des gens, on le retrouve dans toutes les initiatives d'Henri. Celle de la Campagne Nationale de la CPT contre l'esclavage au Brésil où, par sa faute (!), je me trouve investi, en est juste un exemple de plus.

« C'est à moi que vous l'avez fait », dit le Seigneur

Un jour Henri nous raconta comment, un dimanche de Pâques, en rogne contre son évêque qui accusait la CPT (Commission Pastorale de la Terre) de provoquer divisions et conflits parmi ses ouailles, il avait sauté la messe pour aller voir au commissariat de police un paysan qu'on avait coffré pour outrage à autorité et rébellion contre l'expulsion de sa terre. Henri le trouva gisant sur une paillasse, ensanglanté, gémissant. On l'avait torturé, battu, humilié. Pris de sanglots, Henri nous dit alors : « Où donc était le Christ à cette heure, sinon dans ce corps défiguré ? La passion était sous mes yeux. La pâque *verdadeira*. »

Pour Henri, pour Jésus aussi, la vraie religion ne s'embarrasse pas de religion. La seule question qui juge nos vies est bien celle-ci : quand donc Seigneur t'avons-nous vu affamé, malade, esclave ou prisonnier et sommes passés outre ? Oui, la vraie question qui jugera nos vies est bien celle-ci : qu'as-tu fait de ton frère ? Le reste n'est que bla-bla-bla.

o o
o

Aninha

Chères amies, Chers amis,

En ce 26/11/23, 6ème anniversaire de la Pâque d'Henri, nous nous joignons à vous dans l'émotion, la gratitude, la nostalgie, la joie... C'est avec ces sentiments que nous nous souvenons de la vie d'Henri, qui a radicalement assumé la Cause des plus exclus/marginalisés, tant en France qu'au Brésil. Son héritage est une source d'inspiration et de force pour tous ceux qui, comme lui, rêvent et luttent pour un autre monde possible, pour le Royaume de Justice, de Paix et de Solidarité.

Le 11/12/23, Henri sera honoré à l'Université Fédérale du Pará à Belém, où une « boutique de droit » de lutte contre le travail esclave sera « baptisée » de son nom, une initiative qui permettra de sensibiliser les jeunes étudiants en droit.

Merci pour votre soutien et votre solidarité !

Mes salutations les plus affectueuses, Aninha

Henri vit ! Henri toujours présent dans la lutte du peuple !

o o
o

Annexe

Les cinq livres publiés sur Henri Burin des Roziers entre 2016 et 2023

Sabine Rousseau, *Henri Burin des Roziers, 1930-2017*, préface de Guy Aurenche, Paris, Éditions du Cerf, 2023, 474 pages.

Claude Billot et Sabine Rousseau : *Henri Burin des Roziers sur les fronts de l'injustice - militer après 68 en Haute-Savoie*, Nancy, Éditions Arbre bleu, 2020, 260 pages.

Henri Burin des Roziers : *Les crucifiés de la terre, lettres du Brésil et d'Amérique centrale, 1978-1995*, édition critique établie par Sabine Rousseau avec la collaboration de Claude Billot, Nancy, Éditions Arbre bleu, 2018, 367 pages.

Henri Burin des Roziers - entretiens avec Sabine Rousseau : *Comme une rage de justice*, Paris, Éditions du Cerf, 2016, 174 pages.